

D’ailleurs, la page

Erín Moure

Formas de citación recomendadas

1 | Por referencia a esta publicación electrónica*

MOURE, ERÍN (2011 [2008]). “D’ailleurs, la page”. Edición en *poesiagalega.org*. *Arquivo de poéticas contemporáneas na cultura*.
<<http://www.poesiagalega.org/arquivo/ficha/f/477>>.

* Texto inédito até a súa edición en pdf en *poesiagalega.org*, dispoñíbel desde o 5 de marzo de 2011 a partir do arquivo facilitado polo autor/a ou autores/as.

D'AILLEURS, LA PAGE.
TEXTO LIDO NO RENCONTRE INTERNATIONAL DES ÉCRIVAINS
(MONTREAL, 2008)

Erín Moure

L'ailleurs me vient d'ailleurs.
L'ailleurs est hors temps.
Les ailes d'ailleurs me touchent.
Me récupèrent.
Me préoccupent.
M'occupent.
En même temps, je suis ces ailleurs.
J'ailleurs.
Je me mets après. Je guette. Je produis des ailleurs irrécupérables, face à l'ailleurs.
L'ailleurs, ce qui n'est pas soi, est-il à la racine de soi?
Je suis formée par mes ailleurs.
Je constitue l'ailleurs. L'ailleurs me constitue.

Mais comment pourrions-nous savoir si ce qui nous vient nous vient d'ailleurs? *Car nous avons, nous sommes, des corps.* Nous sommes des faits formés de charbon, d'hydrogène, d'oxygène. Charnels.

Et heureusement. Car, pour recevoir l'ailleurs, on doit déjà avoir un lieu, un ici. Cet ici ne peut être que le lieu du corps. Le temps du corps. Nous sommes corporels sans remède, composés et charnels. L'ici, ce lieu du corps, ce lieu fait lieu par le corps même, quel rapport a-t-il avec l'ailleurs? Quelle relation est possible entre cet ici de nos corps et l'ailleurs?

e se vou falarvos en galego, un momentinho, estirando o tempo nuns sons que non vos teñen sentido...

Les ailes de l'ailleurs me touchent. L'ailleurs, même quand il arrive par le biais de sons dépourvus de sens, nourrit l'ici, de façon mystérieuse et irrévocable. Remet en circulation des mots. En sons, et en lettres: ces signes qui transportent les mots à travers l'espace et le temps. Pour transformer l'ailleurs en ici, et l'ici en ailleurs, un jeu complexe dans lequel ni l'un ni l'autre n'est ingéré, sinon en jeu.

Je suis marquée par mes premiers contacts avec les lettres. Des traces en noir sur une page blanche jaunie. Je ne les ai pas comprises comme porteuses de sens, un sens éloigné de la blancheur de la page, venu d'ailleurs. Il m'a fallu du temps pour découvrir, en regardant mon père, les réponses du corps de mon père face à la page même, que ces insectes en bas des dessins, ces insectes noirs et anodins, dessinaient quelque chose.

Venant toujours d'ailleurs.

Pour moi, même aujourd'hui, l'ici et l'ailleurs entrent en contact sur la feuille blanche. Leur relation est à la fois matérielle et immatérielle. Matériel que je touche, avec mes mains, que je touche en regardant, avec mes yeux, que je respire, parce que le papier a une odeur, l'encre dégage une odeur, leur rencontre dégage plusieurs odeurs. Je l'entends, car le papier gratte contre la feuille à côté, parle entre les mains. *Ici, présent*. Mais l'encre a quelque chose de plus, que j'ai appris de mon père, de sa répétition des histoires qu'il me contait quand il tenait le livre entre ses mains. J'ai appris que les petites fourmis que j'ai pu regarder en bas de page étaient porteuses de sens.

*Tout le sens
venant toujours d'ailleurs*

car dans la matérialité de la feuille, il n'y avait qu'un *ici présent*. Un corps à corps avec mon corps, qui faisait corps de mon corps. Mon corps qui soutenait et répétait sa propre corporalité, à travers la matérialité de ses rencontres avec le livre. (Et avec la maison, et les fleurs, et le béton de la rue.) Mais la matérialité de ce corps à corps hébergeait aussi, d'un coup, l'ailleurs. L'ailleurs des mots. L'incorporel.

Cette rencontre, cet hébergement, n'était pas, et n'est pas, une libération de la matérialité, ni sa négation, mais une intensification paradoxale de la matérialité à travers une espèce de crevasse, de pli, de *fenda* ou *greta* – ce *tout le sens* – qui fait part de la matérialité, en venant d'ailleurs. Une immatérialité qui rend la matérialité possible, ce qui veut dire, *virtuelle*.

Peu à peu, j'ai commencé à me rendre compte que cet ailleurs était aussi à l'intérieur de mon corps, que l'ailleurs n'est pas forcément un *dehors*: une rencontre avec une extériorité. L'ailleurs mettait constamment (même dans le silence) mon corps en relation avec un monde plus large que le monde que j'ai pu toucher dans un *ici, présent*. Et cet ailleurs présent en moi, qui me présentait au monde et amenait le monde à moi, avait un nom: langage.

Or le langage, en moi, l'ailleurs, est pluriel. Il sont mes langues. Je parcours les rues en pensant en galicien, en anglais, en français, parlant français, je lis en castillan ou en portugais, j'essaie de lire en roumain; à travers le roumain, je comprends l'italien.

Mon corps demeure corps à corps dans ce monde si riche grâce aux fourmis stylisées sur la feuille et aux fourmis intérieures qui font de moi une fourmilière. Qui font de moi un moi. Un moi qui n'a pas de caractère figé, d'identité singulière, mais une identité qui apporte, construit, demeure, meurt, a envie de, et vit.

Je partage l'ailleurs: je traduis.

Et j'écris. Tout récemment, un livre de poèmes qui s'intitule *O Cadoiro*, un mot galicien pour «chute d'eau» qui ne précise pas «eau» car il vient d'un pays d'eau. Il indique, *cadoiro*, «le lieu où la chute est à l'œuvre». Pour moi, ce lieu est le lieu de la poésie, et c'est moi qui chute, qui tombe, dans et à travers le langage.

Il s'agit d'un livre de poèmes en anglais, portant sur la modernité surprenante des *cantigas galaico* portugaises du moyen âge. Un livre qui réunit des choses qui sont ailleurs dans l'espace, le temps, la langue. L'ailleurs, en effet, engendre le livre.

À la page 48, on trouve une seule fois ce mot «ailleurs». Rien de remarquable, même dans un livre en anglais, car ce livre montréalais contient beaucoup d'autres mots et phrases en français, en galicien, en portugais...

Ce mot à la page 48 apparaît dans un vers qui dit: «venant toujours d'ailleurs». J'aime tellement les mots qui accompagnent ce mot «ailleurs»: «toujours», et le participe présent de «venir»!

Mais la page commence avec un tout autre vers, sur deux lignes: «The record of how a language actually breathed in its human (now vanished) correlates». *L'évidence de la façon dont une langue respirait à travers ces corrélats humains maintenant disparus.*

Et il y a d'autres vers, mais leurs traces s'arrêtent à mi-feuille. La moitié de la feuille ne reçoit aucune fourmi. Le dernier vers en mots (car il se peut que le blanc soit vers, vers per-vers), entre guillemets, donne: «at my own grief. 7 that of my heart». *face à ma propre douleur. et celle de mon cœur.*

Le seul autre vers qui nous est destiné sur cette page 48, ni à la fin, ni au début des vers que je vous ai déjà lus, déclare sans ornement: «tout le sens».

Ces trois mots, *tout le sens*, qui prétendent contenir tout le sens, précèdent le vers qui contient le mot ailleurs, et donnent, en ordre :

tout le sens
venant toujours d ailleurs

Ces mots font une fissure dans le livre. Une plaie, une fosse béante. Une inconnue pour les lecteurs qui ne comprennent pas le français. Doubleur, douleur, cœur, *ici présent!* Sens, *ici présent!* Tout le sens, ici. Car il y a une venue, une venue d'ailleurs. Une *ad-venue* qui nous vient pour nous ouvrir, pour *nous œuvrer*, pour œuvrer en nous. Pour nous faire pencher, et penser. Pour me faire penser, pour me faire un moi, en moi. Une *advenue* qui ne peut qu'être immatérielle, parce qu'il est impossible que le vers «tout le sens» puisse contenir tout le sens! Mais cette *advenue*, cette fissure, me marque comme être, car c'est bien de *mon cœur* dont je parle et c'est lui que je ressens, en lisant cette phrase. Sans cette immatérialité, venant d'ailleurs, je ne pourrais pas dire *je*.

En disant *je*, ce jeu de *je*, je fais partie d'une communauté. Comme le dit Giorgio Agamben: «Les formes de cette interruption, où le *factum* du langage et le factum des communautés émergent pour un instant à la lumière, sont multiples et varient selon les époques et les circonstances: rétablissement d'un argot, *trobar clus*, langage pur, pratique minoritaire d'une langue grammaticale... Dans tous les cas, l'enjeu n'est pas simplement linguistique ou littéraire, mais avant tout politique et philosophique.»

Aussi dans *Moyens sans fins*, Agamben dit que si nous avons déjà épuisé nos puissances dans *une* identité, il ne nous resterait aucune communauté, mais seulement des coïncidences avec l'extérieur. Le dehors.

Mais nous sommes toujours en quête, et l'ailleurs nous pénètre, me pénètre, pour nous rendre plus pénétrables; nous sommes des êtres capables de recevoir la *communicabilité* d'un tout autre, venant d'ailleurs. Nous pensons grâce à cette communicabilité. Nous accueillons les dehors en nous, en l'ailleurs. Et ceci veut dire: nous existons. J'existe. *Venue d'ailleurs*. Ici, présent!